

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 125 (1999)
Heft: 18

Artikel: Enjeux du patrimoine industriel
Autor: Abriani, Alberto
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-79650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enjeux du patrimoine industriel

Par Alberto Abriani,
Adjoint scientifique,
EPFL-DA ITHA,
Lausanne

Patrimoine et mémoire

Le *patrimoine* englobe l'ensemble des biens paternels. A ce titre, il constitue l'*héritage* dont nous disposons pour bâtir, d'abord notre passé, puis éventuellement notre futur.

Lorsqu'on parle *patrimoine*, c'est de *mémoire* qu'il est en fait question. L'architecte ne travaille au fond que sur le territoire de la mémoire, ou plus précisément du *souvenir*, qui est la mémoire humaine (à la différence de celle de l'ordinateur, qui est une mémoire sans souvenirs).

Par ailleurs, la *mémoire* appelle l'*oubli*, l'une n'allant pas sans l'autre: si bien qu'un excès de mémoire équivaut à un excès d'oubli. C'est ainsi que, parmi tout ce qui peut être mémorisé, nous opérons le choix de ne garder que ce qui «sous-vient», qui s'est «déposé» et «sublimé». Si ce tri n'a pas lieu, la mémoire se transforme en objet narcissique et prend un tour obsessionnel, tandis que son absence implique l'effondrement de notre rationalité vivante.

Mais où fixer la limite et comment établir la validité du souvenir? À l'heure actuelle, la rupture de l'intelligibilité, de la continuité entre l'expérience traditionnelle et l'acception nouvelle de la temporalité historique ouvre un champ hypothétique: la chaîne qui réunissait passé, présent et futur s'est déchirée, et l'abondance des préfixes qui émaillent le vocabulaire relatif au domaine de la «ré-habilitation» témoigne du flou qui s'est installé entre «ré-pétition» et «in-novation»: *re-, ré-, wieder-, weiter-, in-, dé-*, etc. L'inflation lexicale est ici signe d'incertitude et l'on souhaiterait d'abord une restauration sémantique...

L'archéologie industrielle

L'expression «archéologie industrielle» évoque un ensemble d'idées et de notions, mais aussi d'images et d'émotions qui sont tributaires de la façon de percevoir et de sentir la «civilisation

mécanique», de signifier la «civilisation industrielle» et de dénoter la «révolution industrielle».

Qu'est-ce que l'archéologie industrielle? On peut en situer l'apparition dans les années cinquante et soixante en Grande Bretagne, ce qui n'étonnera guère dans le pays qui ayant vécu la première industrialisation assistait alors à sa disparition... L'«archéologie industrielle» se constitue non pas en discipline académique, mais s'affirme comme une pratique, d'où la déclaration de Buchanan, l'un de ses fondateurs, selon laquelle deux bons yeux et une bonne paire de souliers suffiraient pour «faire» archéologie industrielle...

Cette pratique vise à repérer les documents de la civilisation in-

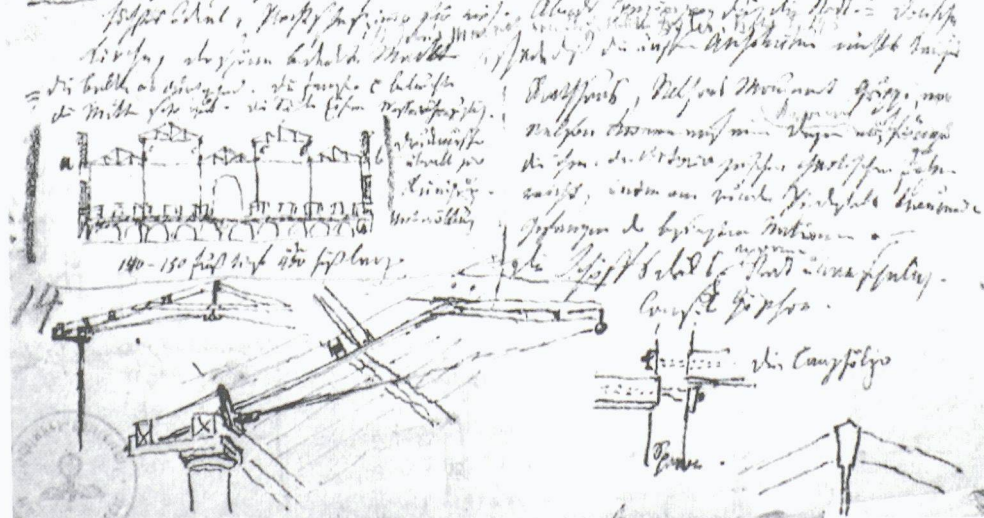
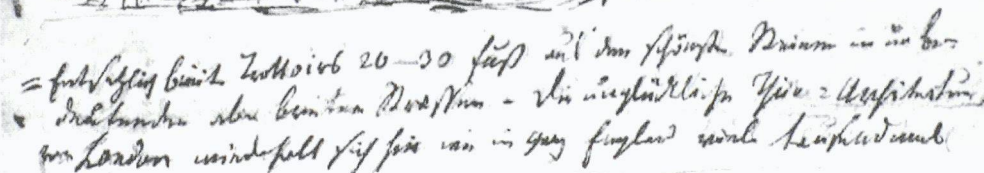
dustrielle: s'intéressant d'abord aux «grands monuments» (usines et infrastructures productives délaissées), elle s'est peu à peu étendue à toutes les manifestations visibles de cette civilisation (villages ouvriers, infrastructures connectives du système productif) et d'aucuns estiment que son territoire doit être prolongé jusqu'aux documents «invisibles» (projets non réalisés, actes, textes, etc.) se rapportant à la «culture matérielle».

Quant à l'appellation «archéologie industrielle», si elle peut a priori paraître antinomique - *archéologie* renvoyant traditionnellement à la recherche et aux fouilles concernant une civilisation enfouie et disparue, alors qu'*industrielle* s'applique au



L'architecture a cautionné la nouvelle civilisation industrielle en affichant des images de marque concluantes. Ici: l'entrepôt de Tour et Taxis, Bruxelles, façade Est. (Source «Patrimoine de l'industrie», Ecomusée Le Creusot Montceau Les Mines, 1^{ère} année, n°1. Photo Bastin-Evrard, © C.R.M.S. Bruxelles)

13.



(Source : K. F. Schinkel Lebenswerk, Margarete Kühn édit., volume «Die Reise nach Frankreich und England im Jahre 1826», par les soins de Reinhard Wegner, Deutscher Kunstverlag, München/Berlin, 1990, p. 79)

L'industrie, en tant qu'activité humaine de transformation de matières premières au moyen d'outils,

319

En quoi l'époque industrielle se distingue-t-elle dès lors de l'«industrie» du passé? La rupture réside non seulement dans le triomphe du machinisme, mais dans une véritable mutation des formes de production: si l'on parle de «révolution industrielle» pour caractériser cette époque, c'est essentiellement en raison du nouveau rapport qu'elle instaure entre le capital investi en vue du profit et les agents de la production (ouvriers et employés en général). On peut résumer ce rapport par une formule synthétique: $kf+c / kv$, où $kf+c$ est l'ensemble du capital investi dans les structures productives telles que les usines (f) et les machines (c), tandis que v désigne l'ensemble du capital en main-d'œuvre et personnel salarié. Très rapidement, ce rapport tend à pencher de plus en plus lourdement en faveur des structures technologiques de la production, c'est-à-dire des édifices et des machines, mais ce sera finalement la technologie de production qui prendra le dessus, la concurrence économique se faisant de plus en plus à coups d'inventions, de perfectionnements et de performances techniques.

Les nouvelles techniques de production imposent notamment le *lay out* physique de l'organisation du travail et parmi les éléments en jeu dans la production industrielle (usine, machine, ouvrier), c'est manifestement la structure fixe, l'édifice, qui a le plus de mal à suivre le processus et à s'adapter. Entre les diverses formes d'obsolescence qui peuvent affecter un édifice, deux s'avèrent particulièrement importantes pour une structure industrielle: l'*obsolescence physique* et l'*obsolescence fonctionnelle*. Les autres aspects susceptibles d'intervenir relèvent de l'*obsolescence culturelle* ou de l'*obsolescence esthétique* et se traduisent par la perte ou la dépréciation de la *valeur re-*



Des volumes et des architectures inattendus. Ici les puits Wendel à Petite-Rosselle. (Source: « Patrimoine de l'industrie », écomusée Le Creusot, 1^{ère} année, n°1, 1999)

présentative de l'édifice en tant qu'*image de marque*. Mais pour en rester aux deux premières, on constate que l'*obsolescence fonctionnelle* précède de beaucoup l'*obsolescence physique* dans le cas d'un édifice industriel. La nécessité de conformer sans cesse le support construit (soit l'édifice où la production a lieu) à l'évolution technologique (la machine) pousse très souvent à abandonner la structure existante bien avant que celle-ci soit effectivement inutilisable du point de vue physique. Si d'autres facteurs interviennent bien sûr dans un tel choix, cet état de fait demeure la raison première de la présence, sur le territoire, des corps encore valides mais inféconds de ce qu'on peut appeler des « industriels ». Et dans le voisinage, on trouve parfois des survivances collatérales languissantes de ces infrastructures productives: maisons, villages ouvriers, équipements sociaux...

Problèmes et apories de la sauvegarde du patrimoine industriel

Dans ses formes visibles, la « civilisation industrielle » est assez précocement documentée: des peintres et graveurs en font leur nouveau sujet (Joseph of Darby, Ignace Fran-

çois Bonhommé, Jacques Villon, Constantin Meunier, Jules Adler, Heinsius, pour ne citer que ceux-là) et des romanciers (Dickens, Zola, Verne) ne tardent pas à en faire une protagoniste héroïque et tragique, voire déjà annihilée, comme Flaubert dans son *Bouvard et Pécuchet*...

Mais les véritables « artisans » de cette épopée industrielle, ce sont les ingénieurs - dont les inventions et applications alimentent le terme numérateur de la formule indiquée plus haut -, alors que dans un premier temps, les architectes - à l'exception peut-être de Schinkel dans son voyage en Grande Bretagne - peinent à saisir la « révolution conceptuelle » véhiculée par les nouveaux matériaux de construction (métal, verre, béton armé) qui fait irruption dans leur paisible monde académique et qui va abattre les remparts de la tradition vitruvienne. Cela étant, les ingénieurs ne trouveront une expression formelle adéquate aux nouveaux matériaux et aux nouvelles techniques de construction qu'avec l'apport des architectes: mis à part le célèbre Crystal Palace, il faudra en effet attendre la presque ignorée Galerie des Machines, pour que toute la portée de la logique constructive et de l'expression ar-

chitecturale de la « culture constructive moderne » soit recueillie et mise à contribution (pour rester dans le domaine industriel, on peut citer l'AEG de Behrens et la Fagus-Werk de Gropius).

Dans une perspective de sauvegarde, l'intérêt attaché aux produits (technologiques et architectoniques) de la civilisation industrielle ressort aussi des problèmes que soulève le domaine couvert par l'appellation « archéologie industrielle », à la fois en raison de la latitude de ses acceptions et de l'amplitude quantitative des objets qui le constituent: ce sont des objets, des ensembles, et même des territoires *en friche* (à l'abandon) ou *en jachère* (en attente, comme dans une forme d'assolement).

La réflexion sur ce que les Britanniques appelaient dans les années soixante et septante « les restes d'une révolution » constitue aujourd'hui un dilemme qui ne concerne pas que les architectes. S'épuisant dans ses fonction, usage et consommation, tout objet soustrait au processus de production et de reproduction est donc voué à l'abandon, à moins que ces trois attributs ne soient dûment alimentés, « rechargés » et investis de *valeur* pour lui permettre de subsister.

Le problème de la sauvegarde et de la réhabilitation du patrimoine industriel peut dès lors être formulé en ces termes: dans quel « circuit de valorisation » l'« objet archéologico-industriel » peut-il être inséré, afin qu'il puisse se régénérer?

On a déjà mis en évidence le rôle du tourisme comme « industrie de la mémoire », soutenue par l'« artisanat du souvenir » et éventuellement renforcée par un rituel muséologique de « mythification de l'ancien ». Pour l'architecte, qui jadis a dû apprendre à s'exprimer dans un langage moderne inconnu, il est aujourd'hui question d'apprendre à faire, des apories de la mémoire et de la sauvegarde contradictoire du souvenir, l'aliment de son imaginaire architectural. □